

Le violon
Une saveur documentaire
El Violín — Mexique 2006, 98 minutes

Francine Laurendeau

Numéro 249, juillet-août 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58977ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laurendeau, F. (2007). Compte rendu de [Le violon : une saveur documentaire / *El Violín* — Mexique 2006, 98 minutes]. *Séquences*, (249), 48–48.

LE VIOLON

Une saveur documentaire

Le premier long métrage d'un réalisateur mexicain qui se réclame de Buñuel, un film primé l'an dernier au Festival de Cannes, voilà qui éveille la curiosité et donne envie de voir *El violín*. Non dépourvu d'intérêt, certes, car c'est un témoignage sur une réalité, mais lourd et simpliste, le film se révèle décevant.

FRANCINE LAURENDEAU

Dans la sierra mexicaine, la « guérilla campesina » fait rage : les paysans pauvres mais unis se battent contre la tyrannie de l'armée gouvernementale. Pour gagner la vie de leur famille, le vieux Don Plutarco joue du violon dans la rue. Son fils Genaro l'accompagne à la guitare tandis que son petit-fils Lucio fait la quête auprès des rares auditeurs. Mais voici que l'armée attaque leur village. Ceux qui n'ont pu s'enfuir sont sauvagement torturés, violés, tués. Ce qui nous vaut une séquence très dure, très crue. Les survivants veulent contre-attaquer, mais ils ont laissé derrière eux leur réserve d'armes et de munitions. C'est le moment que choisit le madré Plutarco. Chevauchant une mule, son violon sur l'épaule, il retourne au village occupé par l'armée sous prétexte d'aller vérifier si le maïs pousse bien sur son lopin de terre. En réalité, il veut sortir d'une cache des fusils et des balles qu'il dissimulera dans son étui à violon. Les soldats se méfient, mais le vieux musicien semble si inoffensif qu'il finit par les apprivoiser en leur jouant des airs de son cru. Si bien que le Capitaine lui-même tombe sous le charme et ordonne à Plutarco de lui apprendre le violon. Mais la trêve ne durera qu'un temps.



Apprivoiser en jouant de la musique

Ne fouillez pas dans vos livres savants pour y retrouver le récit d'une guerre oubliée. « J'ai construit mon histoire de façon à ce qu'on ne puisse la localiser ni dans le temps ni dans l'espace, dit le réalisateur dont c'est le premier long métrage. Bien que le film fasse référence à des événements sociopolitiques, l'effort fut de ne s'installer dans aucun d'eux pour pouvoir faire référence à tous, afin de symboliser la lutte du peuple latino-américain dans son ensemble. » Présenté l'an dernier dans la section *Un certain regard* du Festival de Cannes, le

film y recueillait le Prix d'interprétation masculine pour Don Angel Tavira, qui incarne Don Plutarco. Comme la plupart des protagonistes d'*El Violín*, Angel Tavira n'est pas un acteur professionnel. Son Plutarco est néanmoins le héros de cette histoire et sans nul doute le seul personnage vraiment intéressant parmi tous ceux dépeints par Francisco Vargas. Même si sa technique semble primaire et le son de son instrument ténu, il n'en est pas moins un authentique violoniste, qui interprète des chansons tirées du folklore mexicain. Son discours est émaillé de dictons et d'histoires populaires qu'il raconte à son petit-fils, autre personnage attachant de ce film. Dès le début, la mise en scène et le jeu des acteurs sont simplistes. Un exemple : pour nous faire comprendre que les paysans sont unis dans la résistance, on nous plonge d'emblée dans une atmosphère de conspiration lourdement, exagérément appuyée.

« Le spectateur écoute l'épaisseur du silence, côté opprimés. Et il écoute la menace lourde des armes, côté militaire »

« J'ai toujours eu envie d'écrire un scénario sur la réalité occultée du Mexique, sur ceux que Luis Buñuel, en 1950, appelait *los olvidados* », affirme Vargas. Non, rien à voir. Les oubliés de Buñuel, c'étaient les jeunes délinquants des faubourgs de Mexico, délinquants parce que mal aimés. Rien à voir avec la résistance armée des paysans contre l'oppression décrite dans *El violín*. Mais ça fait bien de citer le grand cinéaste et probablement que ça épate certains critiques. L'intérêt du film est ailleurs, c'est sa valeur documentaire. C'est tourné en terrain montagneux, en pleine sierra, avec des hommes et des femmes des communautés rurales et indiennes qui proviennent des lieux mêmes où se situe l'action. Vargas dit s'être largement inspiré d'un livre de Carlos Prieto, lui-même inspiré de faits réels. Et Angel Tavira est dans la vie un violoniste autodidacte, ardent défenseur de la musique traditionnelle mexicaine.

C'est filmé en noir et blanc, un noir aux reflets vaguement bleutés, donnant une image granuleuse qui contribue largement à cette saveur documentaire. On est attentif aux bruits de la forêt, aux cris perçants des oiseaux. « Le spectateur écoute l'épaisseur du silence, côté opprimés. Et il écoute la menace lourde des armes, côté militaire », explique encore Vargas. On ne juge pas un film sur les intentions de son auteur, mais *El violín*, malgré ses maladresses, est un témoignage valable sur les conflits en Amérique latine. **S**

■ **EL VIOLÍN** — Mexique 2006, 98 minutes — Réal. : Francisco Vargas — Scén. : Francisco Vargas — Image : Martin Boege Paré — Son : Isabel Muñoz Cota — Mont. : Francisco Vargas, Ricardo Garfias — Mus. : Cuauhtémoc Tavira, Armando Rosas — Int. : Angel Tavira (Plutarco), Dagoberto Gama (le Capitaine), Gerardo Taracena (Genaro), Mario Garibaldi (Lucio) — Prod. : Francisco Vargas — Dist. : K-Films Amérique.